

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p 50432/1986, 17 6

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1986)

NOUVELLE SERIE

TOME 17 - 1986

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1986

Séance du 27 octobre 1986

RÉCEPTION du Professeur Jean BOISSEL

ÉLOGE du Professeur François DAUMAS

Il vous est peut-être arrivé de remarquer, en écoutant un discours académique, que l'expression du remerciement et de l'éloge y sacrifie parfois à quelque démesure de la politesse ou à quelque excès d'une fugace admiration. Les topiques du traditionnel art oratoire, cher à notre culture gréco-latine, trouvent bon emploi dans ces exercices de style établis par l'usage et les convenances. Mais, après tout, ces plaisirs de la bonne compagnie ne sont plus si nombreux qu'une humeur atrabilaire devrait en priver de sages et attentives assemblées. Il existe aussi une manière de faire tout à fait opposée. Les exemples en sont plus rares, certes, mais vous avez peut-être en mémoire l'un des plus fameux. C'est celui que donna le successeur d'Anatole France en 1927, lors de sa réception à l'Académie Française. L'orateur, fidèle à ses convictions et sentiments intimes bien arrêtés, s'ingénia à ne pas prononcer une seule fois le pseudonyme sous lequel son prédécesseur avait acquis une gloire littéraire quasi universelle. L'orateur, vous le savez, c'était Paul Valéry lui-même qui se refusa, selon ses propres termes, à une « oraison de louanges », donnant ainsi ce qu'Henri Mondor appellera plus tard le plus bel exemple de « l'éloge irréconcilié ».

Monsieur le Président,

Mes chers confrères,

Ai-je besoin de vous dire que je n'aurai recours ni à l'une ni à l'autre de ces manières pour vous exprimer mes remerciements et rappeler la mémoire de celui qui sut dans sa vie conquérir si vite et si complètement mon amitié et mon admiration ? Je n'ai dans cette double obligation, qu'à laisser spontanément parler le cœur et le souvenir.

L'un et l'autre n'ont rien à outrer ni à taire, et je m'aperçois que ce que je tairai, c'est le temps seul qui m'obligera à le faire.

Mes remerciements à votre adresse sont doubles et je ne saurais les dissocier : d'abord, pour m'avoir admis parmi vous, ensuite, pour m'avoir appelé à succéder à François Daumas. Vous qui l'avez eu pour confrère depuis 1970, vous comprenez que l'expression de ma gratitude n'est pas une formalité oratoire. Car, à vrai dire, j'étais pour beaucoup d'entre vous un inconnu quand vous avez bien voulu me distinguer parmi d'autres pour prendre sa place dans votre assemblée. Pour succéder à un enfant du Languedoc, à un Méditerranéen par toutes les fibres de son tempérament et de ses goûts, voilà que vous choisissiez un homme du Nord, au parler pointu, qui n'a pas consacré de travaux particuliers à votre ville ni à votre région, si ce n'est de s'être pendant assez longtemps intéressé à cette opposition, réelle ou imaginaire, entre l'homme du Sud et l'homme du Nord que l'histoire et les lettres nous proposent à l'envi depuis plus de cent cinquante ans. Pourtant, c'est au moment où j'allais quitter une chaire que vous veniez m'offrir un fauteuil. J'aurais mauvaise grâce à ne pas vous en savoir gré. Pour m'appeler à vous, vous avez fait, il est vrai, un assez vaste détour. J'évoquais à l'instant le Nord et le Midi. Vous avez pris la direction de l'Est, de l'Orient, de l'Égypte exactement, où, il y a plus d'un quart de siècle, je me suis trouvé faire la connaissance de François Daumas. Entre nous se tissèrent et s'enrichirent, autant par affinités de tempérament, sans doute, que par similitude de curiosités intellectuelles pour les civilisations orientales, les liens d'une réciproque sympathie. C'est à travers l'amitié, dont François Daumas a bien voulu m'honorer, que vous m'avez choisi pour lui succéder. Cette fidélité à la mémoire de votre regretté confrère vous honore, vous aussi, Mesdames et Messieurs, autant qu'elle me touche. Vous n'avez pas décidé, semble-t-il, selon les lois de la stricte raison, mais plutôt selon celles du cœur. Je ne doute pas, le connaissant comme je l'ai connu, que François Daumas ne vous adresse aussi par ma bouche sa reconnaissance.

En certaines circonstances que réserve la destinée, chacun ne peut-il pas, à un moment, regretter de n'être que ce qu'il est ? Quand je considère les titres que s'est acquis comme linguiste, archéologue et historien celui qui a été mon prédécesseur et les travaux que j'ai pour ma part consacrés à l'image de l'Asie musulmane dans les littératures européennes, et à la pensée de quelques auteurs du XIXe siècle, je constate que, apparemment, la différence ne vous a pas effrayés. Au moment de devoir vous présenter, dans un raccourci toujours périlleux, une vue aussi fidèle que possible de l'œuvre considérable et hautement spécialisée de François Daumas, je prends mesure de tout ce qui fait défaut à ma compétence. Je parlerai d'abord de l'homme et de sa carrière.

J'essaierai ensuite de dégager de son oeuvre, dans le bref temps qui m'est imparti, deux axes directeurs. A défaut de rendre compte de l'ensemble de ses recherches, ils nous indiqueront le sens de sa démarche méthodologique et fixeront certains points assurés de ses conclusions.

Nous étions, je crois bien me souvenir, à la fin du mois de novembre 1959. C'était encore une chaude matinée de l'automne égyptien. François Daumas venait d'arriver au Caire pour prendre la direction du prestigieux Institut français d'archéologie orientale, émanation de l'Institut d'Égypte fondé par Bonaparte en 1798. Nous sortions du Service des Antiquités, dont Gaston Maspéro (mort en 1916) avait longtemps été le responsable. Nous revenions à pied vers le pont Kasr-el-Nil, longeant le fleuve, dont les eaux en décrue miroitaient encore de reflets bruns et rougeâtres. À une question que je lui posais sur ses attaches familiales, François Daumas, tournant vers moi son visage fin où brillait le regard vif et ardent : «J'aurais dû naître ici», me dit-il. Il garda un bref silence, et ajouta : «Le destin ne l'a pas voulu. Maktoub ! Je suis né dans un village à quelques kilomètres de Montpellier, sur les bords du Lez». Je ne connaissais pas encore Montpellier, et — l'avouerai-je ? — j'ignorais l'existence du Lez. Oui, c'est dans la maison «Au bord du Lez» que le 3 janvier 1915 François Daumas vint au monde au village de Castelnau. Mais qui aurait pu alors prédire que c'est vers cette demeure que le destin me ramènerait un jour pour le revoir une dernière fois, au mois d'octobre 1984, sur son lit de mort où il reposait avec le visage apaisé d'un homme qui sommeille ? C'est le cataclysme de 1914, qui bouleversa et interrompit tant et tant de destinées individuelles, comme jamais auparavant peut-être dans l'histoire du monde, qui rappela d'Égypte en France les parents de François Daumas. Son père, ancien élève de l'École des beaux-arts de Montpellier, avait été appelé au Caire par Émile Chassinat, l'égyptologue, pour occuper les fonctions de dessinateur à l'Institut français d'archéologie orientale. A la déclaration de guerre, il regagne la France avec son épouse, Jeanne Castan, originaire comme lui de Castelnau-le-Lez. Mobilisé, il tombera dans les premiers combats, le 26 septembre 1914, à Bernécourt, en Lorraine. Le fils, qui naîtra quelques mois plus tard, recevra le prénom du père. Il va vivre ses premières années entouré de toute la tendresse d'une mère éprouvée. Mais, par les récits qu'elle lui fait, sa curiosité se trouve constamment sollicitée par une mystérieuse et lointaine contrée, tournée vers le pays des pyramides où il aurait dû naître. Parmi les dessins qui ornaient — et ornent encore — les murs de la maison, se trouvait l'image d'une princesse égyptienne. Cette image joua-t-elle un rôle dans la naissance de sa vocation ? Écoutons François Daumas évoquer lui-même ce souvenir au cours d'un entretien qu'il eut avec Monsieur Henri Boyer, de l'Université Paul-Valéry, en juin 1984, entretien qui nous apparaît aujourd'hui comme un testament scientifique : «Je me rappelle avoir vu,

quand j'étais gamin, une copie faite par mon père de la princesse Nofrit. C'est une statue du musée du Caire, dont les yeux en particulier sont fascinants. Elle regarde, elle fixe l'Éternité. [...] Eh bien ! je me rappelle avoir demandé constamment à ma mère : « Dis, cette Dame, qui c'est ? » Et ma mère répondait avec beaucoup de justesse : « C'est la Dame de Meïdoum ». C'était la princesse Nofrit. (Le tombeau de Râhotep et de son épouse Nofrit avait été ouvert par Mariette en 1872 : il y avait trouvé les momies des défunts et la fameuse statue, sculptée vers le milieu du troisième millénaire avant Jésus-Christ, qui faisait encore rêver un jeune Languedocien vers 1925). Cette statue, (continue-t-il), me fascinait sans aucun doute. Je me dis qu'inconsciemment il y a là peut-être ma vocation d'égyptologue. C'est possible ; c'est inconscient. » À l'âge du lycée, au témoignage de ses camarades, la vocation s'était certainement affirmée et précisée, puisqu'on le surnommait déjà « l'Égyptien ». Sa passion des langues et de l'histoire était grande, mais il semble qu'il ait été aussi très tôt tourmenté par le problème de la chronologie des plus anciennes civilisations de l'Orient. Laquelle, parmi elles, avait la priorité, donc, à ses yeux, la primauté ? À laquelle pourrait-on reconnaître le nom de mère ou le rôle de matrice ? Pour François Daumas, cette question resta fondamentale. Envoûté par le regard de la princesse Nofrit, qui vivait au temps de l'ancien Empire, l'enfant le fut aussi, d'une façon plus décisive et bien consciente, par une visite faite au département des antiquités égyptiennes du musée du Louvre, où il fut conduit par la veuve de Gaston Maspéro, celui qui avait déblayé en 1886, il y a juste un siècle, le grand Sphinx de Guizèh. Madame Maspéro reportait sur le fils toute l'estime que son mari, au Caire, avait témoignée au père. Monsieur Jean Claparède, en accueillant François Daumas dans cette Académie le 20 décembre 1971, évoquait une confidence du récipiendaire quand il lui déclarait : « Cette visite décida de votre carrière. » Ayant achevé des études secondaires brillantes au lycée de Montpellier, « l'Égyptien » va parfaire sa formation classique à la Faculté des Lettres, où il recevra comme une illumination l'enseignement d'un grand Montpelliérain, le linguiste et grammairien Lucien Tesnière, « pionnier de la syntaxe structurale ». Mais il n'oublie pas : cette formation n'est que prémices et préliminaires pour atteindre au but entrevu dans les yeux de la « Dame de Meïdoum ». Il a dix-neuf ans, quand un nouveau geste de sollicitude de Madame Maspéro l'introduit, en 1934, auprès de Gaston Lefèbvre, professeur d'égyptien à l'École pratique des Hautes Études. François Daumas racontait lui-même cette anecdote : « Lefèbvre m'avait admis, mais m'avait dit : « Vous savez, Daumas, [à l'époque entre hommes on ne s'appelait pas par son « petit nom »] je ne veux vous revoir que quand vous serez agrégé. Mais pour l'instant restez, si vous le désirez. ». Il ne désirait que cela et resta. Agrégé, il le fut en 1942, mais, de retour à Montpellier, il n'avait pas cessé, au moyen des exercices de la grammaire de Gardiner, entre autres, de

poursuivre seul son initiation à la langue égyptienne. Après deux brefs séjours au lycée de Tournon puis à celui de Montpellier comme professeur de première, le voici, de nouveau à Paris, à la fin de l'année 1944, pourvu d'une bourse de Recherche scientifique. Non seulement il retrouve les cours de Lefebvre, mais assiste au Collège de France à ceux de Pierre Lacau, au cours de copte de Malanine, le copte, dont il dira plus tard qu'il est la voie royale, la voie la plus sûre pour accéder à l'égyptien antique. C'est celle, vous le savez, qu'avait génialement empruntée Champollion le Jeune et qui le conduisit à la porte des mystérieuses écritures dont il trouva la clef. Mais l'Orient ancien, François Daumas en eut une très vive conscience, laissait entrevoir une profonde unité, présentait les signes d'une interpénétration linguistique, culturelle, religieuse et politique telle qu'on ne pouvait, pour le comprendre, en isoler ou en ignorer des parties. Il se mit alors, sous la direction de l'abbé Édouard Dhorme, «à tâter», comme il disait en souriant, de la Babylonie et des cunéiformes assyriens, puis à l'étude de l'hébreu avec Labat, aux Hautes Études, ce qui satisfaisait sa curiosité, éveillée très jeune, pour le texte de l'Ancien Testament. N'avait-il pas souhaité, pour son onzième anniversaire, recevoir pour cadeau, en janvier 1926, la traduction de la Bible faite par l'Abbé Crampon, que lui offrit Maurice Poyet. Il en avait pieusement toute sa vie conservé et utilisé l'exemplaire dédié. Enfin, il compléta sa spécialisation d'orientaliste auprès de Régis Blachère pour l'arabe classique et de Basset pour le berbère à l'École des Langues Orientales vivantes de la rue de Lille. Le voici en 1946, au terme de deux années d'un labeur acharné, dont il donnera l'exemple jusqu'à ses derniers jours, diplômé de l'École pratique des Hautes Études pour un mémoire, considérable par la taille et par le contenu, intitulé : *Les moyens d'expression du grec et de l'égyptien comparés dans les décrets de Canope et de Memphis*, ouvrage qui sera publié au Caire en 1952 (300 p). Nous y reviendrons dans un instant. Ce travail ouvre au jeune chercheur les portes de l'École du Caire où, comme pensionnaire puis attaché de recherches, il va séjourner de 1946 à 1953. L'égyptologue Chassinat, dont le nom reste attaché à l'exploration des temples d'Edfou et de Dendara, avait été frappé des dispositions et des capacités de l'étudiant qu'il avait aussi initié au copte. Et c'est à François Daumas qu'il confiera, avant de mourir, en 1948, le soin d'achever ce qui avait été l'entreprise de toute sa vie, à savoir la publication intégrale des inscriptions qui couvrent les parois et les voûtes du temple de Dendara. La mort va surprendre François Daumas, lui aussi, avant l'achèvement de cette tâche colossale qui est pour une bonne part dans la renommée internationale qu'il s'était acquise parmi ses pairs. Aux quatre tomes in-4° qu'avait publiés son maître Chassinat, le disciple en ajouta quatre autres ; à sa mort un cinquième était sous presse. On peut dire avec quelque vraisemblance que Dendara et Castelnau (puis le mas Verdier où il allait reprendre contact avec la nature

qu'il aimait et connaissait bien, tout en gardant un oeil sur ses hiéroglyphes), furent les deux points d'attache désormais de l'homme et du chercheur. Les trente années de travail consacrées aux inscriptions de Dendara suffiraient à établir ses mérites et sa renommée. Dendara, site de la Basse-Époque, à quelque soixante kilomètres au nord de Louqsor, en bordure du désert, sur la rive gauche du Nil, fut véritablement sa deuxième vie. Mais quelle vie, matériellement parlant ! Il faut avoir vu les conditions de travail de l'archéologue sur un chantier de fouilles de Haute-Égypte, la monacale rudesse de l'installation, l'extrême chaleur de l'air, les heures passées par l'homme, étendu sur le dos ou agrippé aux échafaudages, à déchiffrer les inscriptions dont il recopiait lui-même le texte, pour apprécier l'endurance physique, la probité intellectuelle et le dévouement quasi sacerdotal à sa mission, dont François Daumas a donné l'exemple. Pendant ces années passées à l'I.F.A.O., de 1946 à 1953, la moisson scientifique fut abondante et de qualité. Revenu en France, en 1954, il est nommé chargé de cours d'égyptologie à la Faculté des Lettres de Lyon, et avec les matériaux recueillis, il se consacre à la rédaction de sa thèse de doctorat qu'il soutient en 1956. Elle portait sur les *Mammisis des temples égyptiens*. La Thèse secondaire, qui fut supprimée par Edgar Faure, (ministre envers lequel le professeur, avec quelque raison, n'était pas toujours tendre) traitait des *Mammisis de Dendara* en particulier. (Précisons, entre parenthèses, qu'un *Mammisi*, mot copte signifiant «lieu de la naissance», est un édifice annexé à la Basse-Époque aux grands temples. On y célébrait les rites de la naissance du dieu local). Le titre de docteur, acquis par ce travail, ouvre à François Daumas la carrière universitaire. Professeur d'abord à la Faculté de Lettres de Lyon en 1959, il sera ensuite, en 1969, le premier titulaire de la chaire d'égyptologie créée à l'université de Montpellier, Montpellier où nous nous retrouvâmes. Il adjoindra à cette chaire un centre d'études sur la religion égyptienne à l'époque tardive, centre rattaché au C.N.R.S. et auquel il pensait encore consacrer le temps de sa retraite. Au premier retour d'Égypte, en juillet 1954, il avait fondé un foyer en épousant une Champenoise, Françoise Ivernel, qui lui donnera quatre enfants ; une Champenoise qui, en épousant François Daumas, épousait aussi l'égyptologie, pour le meilleur et pour le pire. Elle partagea, avec la constance souriante et le sens pratique que nous lui connaissons tous, les exigeantes charges de cette sorte d'ascèse qu'est la vie d'un savant. Elle sut aussi, j'en puis témoigner, se plier aux exigences du dépaysement et de l'hospitalité quand, à la fin de l'année 1959, elle accompagna avec ses trois garçons, Jean-Pierre, Antoine et Paul, son mari qui venait prendre au Caire la direction de l'institut où il était arrivé comme pensionnaire en 1946. Le temps manque pour évoquer, même sommairement, les tâches scientifiques, administratives, mondaines aussi — qui n'étaient pas toujours les moins astreignantes à ses yeux — qui accaparèrent François Daumas dans ses nouvelles

fonctions, jusqu'en 1969. Rappelons, en premier lieu, la part qu'il prit comme administrateur et comme égyptologue à la campagne lancée alors par l'UNESCO pour le sauvetage des monuments de Nubie, menacés d'être engloutis par la construction du futur barrage d'Assouan décidée par Nasser. Mais c'est aussi pendant cette période que, sans interrompre ses recherches sur le site de Dendara, il dirigea les chantiers de fouilles entreprises à Dikhela, près d'Alexandrie, et sur l'important site monastique des Kellia au nord du Désert libyque. Je laisserai ici parler celui qui fut son collaborateur principal sur ces chantiers, un ancien camarade de Khâgne à Montpellier, aujourd'hui professeur au Collège de France, Antoine Guillaumont, pour ajouter une touche au portrait de l'homme et du savant : «J'ai eu la grande joie de travailler avec lui, presque chaque année, écrit Antoine Guillaumont, et j'admirais tout à la fois le talent qu'il avait d'organiser (...) un chantier fort lourd, l'enthousiasme avec lequel il savait intéresser à la fouille ses pensionnaires de l'Institut, qu'ils fussent égyptologues, papyrologues ou arabisants, la compétence et la sûreté de jugement dont il faisait preuve quand il s'agissait de choisir le kôm à fouiller, puis d'interpréter les bâtiments mis à jour, l'ardeur enfin qu'il mit à défendre auprès des plus hautes autorités du pays un site exceptionnel de plus en plus livré à la destruction». Direction de chantier aussi, de 1959 à 1961, à Ouadi es-Sebouâ, à 150 kilomètres au sud d'Assouan, dont le site était menacé par les eaux du barrage, à Naga el-Oqba en 1964, en attendant que l'UNESCO lui confie, en 1977, la reconstruction du Temple de la déesse Hathor de Philae. La déesse Hathor, ce fut, pour ainsi dire, la «Dame des pensées» de François Daumas, c'est elle qu'il retrouvait chaque année à Dendara, c'est vers son temple qu'il a, jusqu'au dernier automne de 1983, tourné ses pas et ses pensées. Hathor, c'est celle que les hiéroglyphes appellent l'«aimable déesse», ou «Hathor la souriante», ou encore «Dame de la joie». Elle est un des avatars égyptiens de la féminité, comme Isis, la «maternelle» et Sekhmet, la «redoutable» et la «destructrice». Pour tous les services rendus à la cause de l'archéologie égyptienne, les autorités du pays accueillirent François Daumas comme membre de l'Institut d'Égypte en 1959, avant de lui conférer l'Ordre du Mérite d'Égypte au moment où il quitta le Caire, en 1969. La France l'avait, en 1963, nommé chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

En retrouvant la France, François Daumas avait le bonheur, pour poursuivre sa carrière universitaire, de retrouver son pays natal, la maison des «Bords du Lez», où l'accueillait toujours l'image de la princesse de Meïdoum ; de retrouver aussi — mais oui ! — les fouilles du site gallo-romain de Substantion, où jeune scout, il s'était naguère initié, sur les conseils du chanoine Villemagne, à son futur métier d'archéologue. Il honorait son village, qui grandissait à vue d'œil et Castelnau a honoré François

Daumas en donnant son nom à une place du bourg pour perpétuer sa mémoire. Que la municipalité soit remerciée de ce geste au nom de l'Académie de Montpellier.

Dans le premier article nécrologique qui lui fut consacré, en octobre 1984, dans le *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, un de ses anciens étudiants, Sydney Aufrère, rappelait combien François Daumas avait été un maître attachant, généreux, enthousiaste, gai, dévoué, attentif à chacun. En conclusion, il citait une phrase qu'avait écrite François Daumas au moment de la disparition, en 1966, de son collègue, l'égyptologue Alexandre Piankoff, surpris en plein travail : « Si elle n'était particulièrement dure pour ceux qui l'entouraient de leur affection, cette mort est la plus belle que puisse souhaiter un travailleur : sans diminution, en pleine activité, en pleins projets, il est parti vers la lumière... » (*Bulletin de l'I.F.A.O.*, t.65, le Caire, 1967). Ainsi en fut-il de lui-même, vous le savez.

*

* *

La « lumière » ! Ses yeux s'en étaient remplis pendant sa vie passée sur les rives de la Méditerranée et celles du Nil. Mais ceux qui l'ont connu et ceux qui ont suivi son enseignement savent combien sa pensée, à travers le mot, était en quête d'une autre réalité que celle de la lumière du soleil. Faut-il dire, dès l'instant, que le grand dieu de l'Égypte, Amon-Rê, auquel François Daumas a consacré tant et tant de pages ferventes et savantes, est une théophanie solaire ? Une entité métaphysique aussi, et en dernière analyse, *une* figure, ou, peut-être, *la* figure de l'Éternité ? Dans ces analyses, je devrais peut-être dire ces méditations, sur la triade *Lumière, Divinité, Éternité* qui a nourri la spéculation religieuse de l'Égypte antique, François Daumas ne peut dissimuler combien coïncident en lui l'homme et le chercheur, le chrétien et l'historien philologue. C'est sur cet aspect de sa recherche que je souhaiterais insister, si j'en avais loisir. Je dirai simplement que, au travers de la pensée gnostique et du prologue de l'Évangile de Jean, si fortement imprégné des concepts du platonisme et du néo-platonisme alexandrin, le savant lecteur des inscriptions et des papyrus mutilés a su retrouver et mettre à jour l'existence, dans l'Égypte antique, d'une théologie de la lumière et, certainement, d'une foi personnelle des Égyptiens dans un dieu illuminateur, consolateur et initiateur à la vie éternelle. Vous connaissez le cri exalté de Rimbaud adolescent :

« Elle est retrouvée.

Quoi ? L'Éternité. »

François Daumas, enfant, l'avait entrevue à travers l'image d'une princesse égyptienne. Pour définir l'objet que contemplait le fascinant regard de la « Dame de Meïdoum », vous vous souvenez qu'il disait encore quelques mois avant de mourir, que, pour lui, « elle fixait l'Éternité. » Parole de poète, s'il en fut ! Car la pensée et la recherche de François Daumas n'auraient pas suivi cet axe directeur, un des deux que nous évoquons ici trop rapidement, s'il n'avait été lui-même sensible et ouvert à une vision spirituelle du réel, et plus particulièrement du réel reconstitué et restitué qu'est l'histoire des civilisations disparues.

L'attention qu'il a portée au symbolisme de la lumière dans la pensée et l'architecture de l'Égypte pharaonique éclate dans les analyses qu'il a consacrées au temple d'Hathor à Dendara. Ces analyses sont en réalité, au-delà de la recherche archéologique, une magistrale initiation aux structures anthropologiques de l'imaginaire des théologiens et architectes de la vallée du Nil. Ainsi doit-on souligner l'importance des textes et des commentaires fournis par François Daumas à ce sujet. On citera le texte de l'hymne découvert dans le « couloir mystérieux » du sanctuaire d'Hathor à propos de l'unité profonde existant entre Lumière et Vie :

« Salut à toi, enfant de l'horizon,
qui se lève dans le ciel à l'aube,
qui entre par le soupirail pour illuminer ses enfants,
pour éclairer les statues du culte (...),
qui voit la fille tandis qu'elle demeure dans sa chambre,
quand Rê s'unit à Rê,
joie dans le ciel, allégresse sur la terre,
lorsque l'Horizontal s'unit à l'Horizontale (...). »

Un rayon de soleil, « pénétrant par les ouvertures du temple jusqu'à la statue enfermée dans l'obscurité du sanctuaire, s'unissait, pour ainsi dire, à l'image divine, et le retour cosmique de la lumière, dans l'ordre grandiose du monde (...) reproduisait sans cesse le rite qui apportait aux corps divins fabriqués par les hommes la vie lumineuse, éternel apanage des dieux », écrivait François Daumas dans un remarquable article publié au Caire en 1951. (*Annales du Service des Antiquités*, 1951 et *La Revue du Caire*, p. 83 — 111, 1952)

N'est-ce pas le lieu de rappeler que c'est sans doute l'auteur de la *Divine Comédie* qui lui paraissait avoir le plus profondément exprimé en Occident le mystère de l'âme égarée, partie à la recherche de la Lumière ? Les Égyptiens de François Daumas avaient certainement été possédés du même tourment. Leur architecture n'était-elle pas,

comme il l'a montré magnifiquement à la fin de sa grande synthèse intitulée *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, un art «à la mesure de l'éternité» ? Pour eux, comme pour Dante, dont notre ami gardait en mémoire des centaines de vers — aussi bien d'ailleurs que d'Homère et d'Eschyle — la mort n'était qu'un passage vers une lumière éternelle. Le Dieu de l'Égypte, c'est le Dieu de lumière. Il serait trop long et sans grand intérêt de citer les titres des articles et des ouvrages à travers lesquels s'est construite cette synthèse. Mais ce qu'il faut dire c'est qu'elle est le fait d'un esprit rigoureux et d'un philologue parfaitement maître des langues mises en oeuvre : l'égyptien, l'hébreu, le copte, le grec classique et le démotique. Il dira un jour, avec l'agacement et l'humeur que lui donnaient parfois des réputations pas toujours justifiées à ses yeux, mais socialement bien établies : «Il y a des tas de gens qui «trifouillent» l'égyptologie, si j'ose dire. Ça consiste à pouvoir discuter, pendant des heures, pour savoir si, à telle époque, il y avait telle ou telle chose que nous ne connaissons pas. C'est du temps perdu, strictement perdu, parce que ça ne sert à rien.» Et de conclure pour préciser sa pensée et son exigence : «L'égyptologue doit savoir lire».

C'est cette exigence qu'il avait voulu d'abord satisfaire, pour lui-même, dans le Mémoire de 1946 évoqué plus haut, sur les *Moyens comparés d'expression du grec et de l'égyptien dans les décrets de Canope et de Memphis*. Ce fut le premier pas d'une constante démarche méthodologique. Mais c'était aussi l'annonce de ce qui fut le deuxième pôle de ses recherches : les rapports de la pensée grecque avec les cultures de l'Orient ancien. Nous y arriverons dans un instant.

Ce qui me frappa lors de mes premières rencontres avec François Daumas, ce fut de découvrir combien sa pensée semblait en perpétuel dialogue avec les deux inconnues qu'il côtoyait chaque jour dans les travaux d'égyptologue : la mort et l'éternité. Des Égyptiens, en effet, il nous reste surtout d'immenses et inébranlables monuments faits pour abriter des restes humains. «Voyez-vous, me disait-il, en Égypte, vous ne pouvez faire un pas sans marcher sur des tombeaux. Tout nous parle de la mort, et de l'au-delà». Ces réflexions, je les ai retrouvées, parmi beaucoup d'autres que je ne peux citer, dans un article des *Études Carmélitaines* de 1952 intitulé : «Amour de la vie et sens du divin dans l'Égypte». «Si l'Égypte vit encore pour nous aujourd'hui, écrivait-il, c'est plus par ses tombeaux et les monuments qui y étaient rattachés que par ses palais et ses villes dont on soupçonne parfois à peine l'emplacement». Et de citer Diodore de Sicile qui, ayant voyagé en Égypte, disait que les habitants s'y souciaient bien plus de leurs tombeaux que de la construction de leurs maisons. Il poursuivait : «Un trait de la psychologie sociale de l'Égypte était le désir de l'éternité. Dès l'aube de son histoire, nous la voyons tenter de la conquérir. Tantôt d'une manière grossière par la vertu

des rites et de la magie, [...] tantôt, d'une manière plus élevée, par la pratique d'une vie morale et l'amour de Dieu». Il aimait à rappeler les inscriptions du tombeau de Pétosiris, grand-prêtre d'Hermopolis, retrouvé par son maître Lefebvre. Dans ce texte d'une extraordinaire élévation morale et spirituelle, on est frappé de la façon dont peu à peu la conscience religieuse égyptienne «avait découvert, écrit François Daumas, les degrés mystérieux qui, par l'éternité, passent de la vie à la mort, puis de la mort que constitue la vie terrestre, passent à la vie véritable à laquelle on n'accède que par la mort du corps. Et l'on peut dire que, dans les débris qui nous sont parvenus de la littérature de l'Égypte, ce qu'elle présente de plus haut et de plus profond est comme une prodigieuse aspiration à trouver «come l'uom s'eterna».

Ainsi, ces antiques Égyptiens, que nous présente François Daumas, ne sont pas, religieusement, les adorateurs grossiers de fétiches animaux, d'idoles muettes ou de pierres sans âme. Une spiritualité réelle, profonde, animait certainement aussi leur piété personnelle et leur vie morale. Sur les montants des portes des temples de l'époque tardive ou dans les hymnes à Amon-Rê, il aimait à relever les exhortations et les maximes dignes de la plus pure sagesse antique hébraïque et chrétienne : «Ne vous souillez pas d'impureté ; ne commettez pas de péché ; ne faites pas de tort aux gens, aux champs ou à la ville, parce qu'ils sont sortis de ses yeux — les yeux d'Amon, le créateur des hommes et des dieux — et qu'ils existent par lui. Son cœur est en grande tristesse à cause du mal qu'Il doit punir».

Et François Daumas, à partir de textes nombreux, s'est attaché à montrer comment cette sagesse s'est lentement édifiée sur une théologie en perpétuel affinement. Les Égyptiens, les textes en témoignent, se sont élevés peu à peu au cours de leurs méditations à l'idée de l'unité divine, à la croyance en l'unité de Dieu, en un mot au monothéisme. Il y eut toujours plusieurs divinités en Égypte, pouvait-on rétorquer. Mais François Daumas avait réponse à l'objection. Les grands dieux créateurs, Ptah, Amon, Hathor, la déesse toute puissante de Dendara, n'était «que les noms particuliers, les hypostases du dieu unique et innommé. Le Papyrus de Leyde est formel quand il déclare : «Trois sont tous les dieux : Amon, Rê et Ptah ; ils n'ont pas de semblable. Amon c'est son nom en tant que caché, Rê c'est sa face, et son corps c'est Ptah». Le *grand Hymne du Caire à Amon* déclare qu'Amon est

«Forme unique créant tout ce qui est,

Un qui est unique, créant les êtres ;

Les hommes sont sortis de ses yeux,

Et les dieux sont venus à l'existence sur sa bouche».

Ainsi les Égyptiens seraient même parvenus à concevoir l'idée de l'éternité de la divinité. Parmi les «Hymnes à Amon» qu'il a publiés et traduits en collaboration avec André Barucq dans *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, François Daumas aimait à citer le chapitre 200 du papyrus du Caire pour établir que les prêtres d'Amon avaient déjà affirmé l'éternité du «Seigneur universel, lui le commencement des êtres», et son incognoscibilité :

«Il est trop grand pour être interrogé,
Trop puissant pour être connu.
On tomberait à l'instant mort d'effroi si on prononçait son nom secret,
intentionnellement ou non».

Mais inaccessible à l'entendement humain, le «Seigneur Universel» n'en est pas moins regardé par le fidèle qui le prie comme bienveillance, salut et providence. Les prières de l'homme éprouvé par la maladie et le chagrin sont aussi nombreuses et touchantes, constatait François Daumas, que le sont les textes des *Psaumes* de supplication de l'*Ancien Testament*. Quant à leurs structures grammaticales et thématiques, le philologue n'a pas de peine à en saisir les concordances, sinon les ressemblances. Ainsi, pour exemple, pourrions-nous rappeler l'émouvante *Prière de Nebrê*, un dessinateur de la nécropole de Thèbes, qui a gravé sur une stèle, au temps de la XIX^e dynastie, la supplication qu'il adresse à Dieu pour lui demander la guérison de son fils en danger de mort. (Voir *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, en collaboration avec André Barucq, Paris, 1980, 559 p.)

On se prend à compatir à ces douleurs si lointaines et qui sont de tous les temps et de tous les hommes. Ce père, Nebrê, ne pourrait-il pas être l'un de nous aujourd'hui ? François Daumas a eu raison de soutenir, contre certains préjugés historiques et quelques idées reçues, que nous assistons dans la littérature de l'Égypte ancienne à la naissance d'une pensée et d'une sensibilité qui deviendront l'humanisme occidental. Vérité, justice, compassion, semblent avoir été, pour des hommes vivant il y a quarante siècles dans la vallée du Nil, des exigences morales fondamentales et des conditions indispensables à toute vie sociale, exigences et conditions que nous sommes peut-être, pensait parfois F. Daumas, hommes du vingtième siècle dit chrétien, en train de méconnaître, sinon de détruire. Il y eut des moments, dans sa vie, où il aurait souhaité voir encore survivre parmi nous, à défaut d'autres règles, les plus insignes maximes de sagesse contenues dans l'*Enseignement de Ptahhotep*, dans les *Enseignements d'Aménopé* ou dans ceux d'*Akhthoès III*, qu'il avait traduits et commentés en 1962 : humilité, pureté, discrétion, honnêteté, pitié pour celui qui pleure, refus de la vengeance, mais châtiment de celui qui méprise consciemment le bien et la vie. Tels étaient les principes dont la

Providence, pensait-il, dans son oeuvre éternelle avait certainement instruit dans une Révélation primitive et fragmentaire les sages de l'Égypte, avant que ne paraissent la Sagesse et la Lumière de la Révélation mosaïque et prophétique d'Israël.

Il me faut, bien à regret, abréger la longue présentation de cet aspect pourtant capital des recherches que François Daumas a menées sur les Dieux, la théologie, le sens du divin, l'expression du sacré ou la religion personnelle des anciens Égyptiens. C'était de ma part un pressant besoin de vous faire découvrir comment dans son oeuvre il avait fait surgir à la lumière l'âme profonde, obsédée du sacré, d'une Égypte méconnue.

L'autre préoccupation qui a orienté sa recherche historique et philologique me semble être celle-ci : mettre à jour les emprunts de la philosophie grecque présocratique, classique et hellénistique à la pensée des Égyptiens. Sur ce point, il est arrivé que François Daumas s'affrontât vivement avec l'helléniste que fut le Père Festugière. Celui-ci n'admettait aucune influence de l'Égypte sur la philosophie morale ou métaphysique de la Grèce. «Seulement, disait François Daumas, le Père Festugière avait contre lui une chose effroyable. C'est que d'un côté, je lisais les textes égyptiens, et, d'un autre côté, lui ne les lisait pas». Nous revenons toujours ainsi, à cette préoccupation primordiale de sa méthode : la prééminence de la philologie. Pour lui, au terme de tant d'années passées à comparer culture grecque et culture égyptienne, il ne doutait pas qu'il ait existé une pensée égyptienne «dont la richesse est telle que la pensée grecque ne peut s'expliquer sans elle», pas plus d'ailleurs que beaucoup d'aspects de la sagesse et de la pensée judaïques. Nous ne possédons certes qu'une infime partie, aimait-il à répéter, des textes, de tous les textes de l'ancienne Égypte. Nous n'avons aucun texte qui soit équivalent à l'oeuvre d'un Parménide, ou d'un Platon, par exemple. Mais pour celui qui peut, par la philologie, dominer le champ culturel de l'Égypte et de la Grèce, des points de convergence et des similitudes se découvrent aux yeux étonnés de l'historien des idées et du philosophe comparatiste. Les découvertes s'éclaircissent les unes les autres et certaines d'entre elles, pour François Daumas, égyptologue *et* helléniste, ne pouvaient plus désormais être écartées d'une première synthèse sur la question. Il faut encore ici résumer, au risque de devoir éliminer les parts les plus riches et les plus saisissantes de ces analyses.

Pour lui, il y a d'abord les faits indiscutables : Diodore, Hérodote, Strabon, Plutarque, Jamblique ont manifesté pour l'Égypte une curiosité passionnée. Ils savaient que depuis toujours la civilisation grecque, des ébauches de la sculpture primitive à la plus haute spéculation morale et métaphysique, s'était nourrie d'emprunts à l'Égypte, un pays qui ne mourut vraiment, en tant que peuple et nation qu'au VI^e siècle de notre ère, quand l'empereur Justinien fit amener à Constantinople les statues d'Isis

qu'on adorait encore dans l'île de Philae, et qu'on emprisonna les derniers prêtres de la déesse. L'Égypte disparut parce qu'elle perdit sa langue et son culte, sorte de constante dans les signes annonciateurs de la mort des nations. Mais c'est un fait établi que Solon, Platon, Eudoxe firent le voyage d'Égypte. C'est à son retour d'Égypte où il rencontra les prêtres d'Héliopolis, que Platon écrivit le *Gorgias*. Ce dialogue est un des plus hauts moments de la réflexion hellénique sur «l'idée de justice, la conscience et l'éternité», estimait François Daumas. Le jugement des âmes, tel qu'il est représenté dans le *Gorgias* est étranger, pensait-il, au monde spirituel des Grecs et s'apparente bien évidemment aux idées égyptiennes sur le passage vers l'autre vie. Dans le *Timée*, le démiurge fixe les yeux sur les Idées quand il veut créer le monde visible et sensible. Mais n'est-ce pas pour l'égyptologue une réminiscence ? C'est l'adaptation à la conscience grecque du mode de création employé, selon les théologiens égyptiens, par le dieu Ptah ou Rê, qui *pensèrent* le monde avant de le *créer*. Le Dieu primordial a organisé le monde par la parole, ce que la philosophie platonicienne réintroduira en Grèce à travers l'idée de la puissance créatrice du Logos. Que disaient les papyrus ?

«Amon fit retentir son cri, lui le crieur
vénérable, en venant sur un terrain qu'il
avait créé étant seul. Il articula les
paroles créatrices au milieu du silence.
(...) Ce qu'il avait engendré il le fit vivre.»

C'est la traduction même que donne François Daumas d'un passage du grand *Hymne d'Amon*. Et ce monde créé, le Dieu primordial et créateur en a confié la garde à son représentant et à son image sur la Terre : Pharaon, le Roi.

François Daumas, humble comme tout vrai savant sur sa propre science, se félicitait, pourtant, d'avoir montré par des exemples nombreux et clairs l'évolution historique de la Théorie égyptienne de la divinité et de la souveraineté royale. «C'est cette théorie, écrivait-il, qui exerça une influence sur les conceptions hellénistique, romaine, byzantine, et même médiévale» de la souveraineté. Leurs derniers échos peuvent encore être perçus chez Dante ou dans la *Politique tirée de l'écriture sainte* de Bossuet, à travers la théorie sociale de l'Ancien Testament. Mais dans la spéculation morale de l'Égypte, on peut aussi trouver ce qui inspira plus tard la doctrine et la règle des communautés des Thérapeutes, dont Philon d'Alexandrie nous a laissé le portrait dans son ouvrage *De vita contemplativa*. C'est dans l'introduction à une nouvelle édition et traduction de ce traité que François Daumas a écrit, à notre avis, quelques-unes des pages les plus personnelles d'inspiration et les plus originales scientifiquement sur les liens qui ont existé entre la théologie morale de l'Égypte antique et la naissance de la vie

cénobitique. Les premières communautés d'hommes recherchant dans la vie monastique le silence, la retraite, la prière, l'approfondissement de la vie intérieure, la règle, qu'elles soient juives, comme les Thérapeutes d'Alexandrie ou plus tard chrétiennes, après Saint Pachôme, païen converti qui fonda au IV^e siècle, dans le désert les premiers monastères, «utilisaient encore, pour former la spiritualité de leurs moines, les ressources de la vieille sagesse égyptienne, (celle contenue dans les *Enseignements d'Aménopé*, par exemple), tout comme l'avaient fait, avant eux, les sages de l'Ancien Testament» (*De vita contemplativa*, p. 64). On sait de quelle importance et de quelle fécondité morale et matérielle, fut ce mouvement qui a pris naissance au royaume des Pharaons pour venir couvrir l'Europe médiévale des cloîtres et des abbayes qui furent des refuges de la civilisation et des pépinières de saints, d'érudits et de bâtisseurs.

Alors, au terme de cet hommage rendu à l'oeuvre de l'érudit exemplaire que fut mon prédécesseur, je me permettrai de poser la question que, au coeur d'un système universitaire de plus en plus soucieux d'efficacité économique immédiate, on posait parfois à François Daumas : «Mais à quoi peut bien servir aujourd'hui l'égyptologie ? Quels «débouchés» — mot horrible, si l'on y réfléchit un peu, du nouveau jargon technocratique qui avait le don de hérissier notre ami — peut offrir l'égyptologie ?» Il avouait, mi-amer, mi-souriant, qu'en ce domaine, les «débouchés» étaient bouchés. À défaut de préparer à une carrière, l'étude de l'Égypte ancienne n'était pourtant pas, à ses yeux, une inutile curiosité. Si l'université devait encore garder une justification, ce serait d'abord, pensait-il, de rester fidèle à son nom, de conserver sa mission d'enseigner l'universel et de permettre d'accéder à l'universel. On pouvait, selon François Daumas, y accéder par référence à ce que l'égyptologie, science récente, met en lumière chaque jour depuis un siècle et demi. À quoi sert l'égyptologie ? Vous m'autoriserez, en guise de conclusion, et pour ne pas trahir les plus profondes convictions de l'homme, du savant et du pédagogue, à citer deux phrases par lesquelles il me paraît avoir lui-même répondu à cette question : «C'est, semble-t-il, faire reculer les bornes de l'histoire que de voir se former, avant Israël, avant la Grèce, un certain nombre de notions fondamentales sur lesquelles devait vivre encore longtemps la piété humaine.» (*Études Carmélitaines*, 1952, p. 140). «La pâte même de nos esprits occidentaux et méditerranéens a été modelée par la sagesse grecque d'une part, par la Bible de l'autre. On voit donc l'intérêt qu'il y a pour nous à retrouver, par-delà quatorze siècles de nuit noire, l'une des sources de nos pensées et de nos comportements. Cette analyse de conscience d'une civilisation, tel l'examen de conscience de l'individu, devrait permettre de voir plus clair et de s'attacher plus fortement à certaines options fondamentales sans lesquelles la vie ne vaudrait sans doute pas d'être vécue.»

Je citais un jour devant lui la phrase que Gobineau écrivait en 1865, à la première page de son livre, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale* : «Tout ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Asie». François Daumas, qui n'était pas convaincu de cette manière de voir, me fit ce bref commentaire : «Pour moi, je mettrais l'Égypte à la place de l'Asie». *In principio erat Aegyptus*. Telle fut sa grande idée, et l'avoir démontrée, son meilleur titre à notre éloge.

Jean BOISSEL

RÉPONSE de Roger BECRIAUX

Monsieur,

La joie claire, que nous ressentons en vous recevant, s'embruine d'une tristesse grave et mélancolique, que vous partagez avec nous.

A cette place, aujourd'hui, aurait dû se trouver François Daumas qui vous portait une affection amicale et profonde.

Le sort aveugle et cruel en a décidé autrement.

Il nous laisse, avec le souvenir d'une affabilité généreuse, qui partait du coeur, une oeuvre considérable, commencée dès 1947 par une grammaire de l'égyptien classique et 1948 quand Émile Chassinat l'associa à l'édition du Temple de Dendara, dont vous avez parlé.

Aux ouvrages savants sur «*L'amour de la vie et le sens du divin dans l'Égypte ancienne*», sur les mammisis, ces petits sanctuaires proches des temples principaux, à ses commentaires sur les innombrables textes religieux où s'exprime une sagesse spirituelle, s'ajoutent des écrits de plus vaste diffusion sur «*La vie de l'Égypte ancienne*» ou sur «*Les Dieux de l'Égypte*», qui a été traduit en japonais et en espagnol, qu'accueillent Les Presses Universitaires de France dans la collection «Que sais-je ?».

Vous venez de rendre un hommage mérité à notre confrère dont la mémoire reste en nous comme un souvenir heureux et une incitation à poursuivre nos travaux.

Lui-même, n'aurait pas aimé que s'assombrît cette cérémonie, dont il est à l'origine.

En vous accueillant, nous respectons une de ses plus chères attentes.

*

* *

Vous êtes né le 18 mai 1920, au sud de la Seine, en pays d'OUCHÉ, terre normande, dont Jean de la Varende a si bien décrit les champs nus et les cieux chargés des signes de Dieu.

Un pays bien loin de nous.

Mais le mystérieux métier à tisser du hasard des grands pèlerinages lui a donné des liens avec nos terroirs.

Votre bourg natal, CONCHE, adossé aux forêts et perché sur un éperon, qu'enlace un méandre du Rouloir, puise ses origines dans «*les jeux et badinages de Sainte Foy*», comme on disait aux abords du premier millénaire, et dans cet admirable CONQUES rouergat, dressé au flanc des escarpements qui dominent les gorges de l'Ouche.

Des reliques de la Sainte ont été transportées de CONQUES à CONCHE — en quelque sorte d'OUCHÉ en OUCHE — au cours de la première moitié du XI^{ème} siècle, par Roger de Tosny, sire de Conche, compagnon de Don Sanche d'Aragon, au retour d'une expédition guerrière en Espagne, contre les Maures.

«*L'enfance est un voyage oublié*» dit Jean de la Varende dans «*Le Centaure de Dieu*». Est-ce vrai ? Il ne semble pas puisque vous vous souvenez de votre pays natal, et que, notamment, vous avez, toujours présentes dans vos pensées, les ruines du château de Godefroy de Bouillon où vous jouiez enfant.

La prise de Jérusalem dut enchanter votre jeune sommeil de mirages dorés puisque vous vous interrogez encore :

— «*Est-ce ce souvenir qui m'incita à me tourner vers l'Orient ?*» m'avez-vous dit.

Mais il n'est pas encore temps de partir.

D'abord, l'école, que vous aimiez, que vous n'avez jamais cessé d'aimer, bien que, après avoir été face au tableau, vous lui ayez tourné le dos. C'était, il est vrai, pour le bon motif, pour enseigner à votre tour ce que vos maîtres vous avaient légué.

Ces premiers maîtres n'étaient pas tendres.

Instituteurs austères et républicains, pénétrés de leur mission, patriotes et intransigeants, ils vous inculquèrent l'orthographe avec une rigueur méticuleuse.

— «Faire une faute, disait l'un d'eux, c'est manquer à la France !».

On peut aujourd'hui sourire.

Pour ma part — et la vôtre — cette parole inspire le respect.

Normand par vos aïeux paternels, vous êtes Charentais par votre mère, née près d'Angoulême, à MANSLE, sur les bords de la Charente, d'où partit, et où retourna Lucien de Rubempré, toutes illusions perdues, après avoir perçu le petit monde d'une presse marginale, fort peu prodigue en scrupules, mais influente, et avoir traversé *«le sanctuaire où devait s'élaborer, comme écrit Balzac, la feuille spirituelle qui l'amusait tous les jours et qui jouissait du droit de ridiculiser les rois, les événements les plus graves, enfin de tout mettre en question par un bon mot»*.

La presse, du reste, ne vous est pas étrangère.

Trois de vos aïeux furent attirés par les odeurs d'encre et de papier. L'aîné, Ernest Pommereux, comme directeur, en 1850, de la *«Revue et Gazette des Théâtres»* à Paris ; le deuxième, chez les Boissel, issus d'une famille de toiliers rouennais du XVIII^e siècle, comme imprimeur ; le troisième, votre grand-père, comme imprimeur et journaliste, pour mieux défendre ses idées.

Le journalisme mène à tout, y compris à la ruine. C'est malheureusement le sort que connut ce dernier.

Ceux des vôtres qui avaient émigré à Saint-Domingue, avant la Révolution, subirent le même sort. Ils furent chassés de l'île au cours des guerres avec les Anglais en 1794 et revinrent en Normandie, terre des ancêtres.

A votre tour, devenu enseignant, vous auriez pu céder à la tentation, comme votre grand-père, dont vous avez gardé l'attirance vers le papier. Fort heureusement, vous aurez la sagesse de ne pas succomber. Vous commencez vos études secondaires à Elbeuf, dans l'enseignement privé, à l'école Fénelon, voisine de la maison où naîtra André Maurois. Le goût des lettres et des arts se développe en vous grâce à un de vos cousins, Pierre Paulet, d'une famille lozérienne, qui y était professeur.

Vous passez le baccalauréat au lycée Corneille à Rouen et vos rêves d'horizons lointains vous poussent à suivre le cours de la Seine, à la respiration ample et profonde des marées, vers la mer océane. Peu doué pour les mathématiques, vous abandonnez d'avance le cap Horn et les galons d'officier de marine.

Cette vocation ne mourra pas.

Elle va se réaliser sur terre, par vos voyages en Orient, vers ses contrées au passé embrumé de mystères, de l'Assyrie, de la Grèce d'Asie, des Mèdes, ce premier peuple de l'Iran actuel que les Grecs confondirent avec les Perses et qui ont laissé leur nom à des guerres qui ne les concernaient pas.

Autour de Ninive, et de sa bibliothèque riche de 5 000 tablettes, comme autour de Babylone, où Nabuchodonosor, en y déportant les Juifs, abolit le royaume de Juda et marqua le début du Judaïsme, cendres et débris d'argile illustrent la fragilité des civilisations.

Que savons-nous des origines d'Assur qui portait le nom de son Dieu ?

Pourtant, ces terres ont vu naître les juristes d'Hammourabi qui donnèrent au monde le premier code civil, organisant la famille, la propriété, le travail, le commerce, le service militaire, l'urbanisme. Plus tard, les économistes de Cappadoce rédigèrent en Assyrien les documents qui éclairent la richesse du Proche Orient.

Elles furent traversées par Alexandre qui ne s'arrêta qu'au pied de l'Himalaya. Elles furent aussi, en sens inverse, à l'origine des grandes invasions vers l'ouest. De la péninsule arabique et des rives de la Caspienne partirent les Omeyades qui ne furent contenus qu'à hauteur de Poitiers et d'Autun.

Au cours des siècles, elles furent occupées par les Parthes, guerriers aristocrates, les Scythes, peuple des steppes, les Séfévides, les Seldjoukides, les Seulécides, qui avaient pour origine un chef obscur de l'entourage d'Alexandre. Ces derniers, malgré leur effondrement politique prolongent, aujourd'hui encore, leur influence, par les liens qu'ils tissèrent entre l'Inde et la Méditerranée.

Ces terres, enfin, furent christianisées par Saint Paul, citoyen romain. Éphèse fut une grande capitale politique, économique et intellectuelle, qui séduit encore et fait rêver...

Si bien que nous rêvons nous-mêmes...

Retournons donc à vos chères études.

Vous voilà à l'Université de Caen. Vous allez y rencontrer des professeurs de tout premier plan, éminents, comme on dit souvent, parfois par habitude. Ici, le terme n'est pas galvaudé.

Vous suivez les cours de Ferdinand Alquié, originaire de Carcassonne, membre de l'Institut, marié avec une Conchoise, décédé à Montpellier en 1985, modèle de réflexion sur le réel et l'imaginaire, le beau, le bien et le mal, la conscience affective, la valeur de la connaissance.

«Il ne peut y avoir, écrivait-il dans ses leçons de philosophie que j'ai retenues, une psychologie scientifique. Mais il importe... de rappeler l'impossibilité où est toute science de fermer son cercle, de se constituer comme un système total de connaissance».

Vous suivez aussi les cours du latiniste Pierre Grimal, alors maître de conférences, sur la montée en puissance de la civilisation romaine des Scipions à Horace, qui balisent les chemins conduisant de l'Antiquité grecque à l'ère chrétienne.

Vous approchez Marie-Jeanne Durry, auteur de plusieurs recueils de poésies et d'ouvrages sur Chateaubriand, Stendhal, Marivaux, Mme de La Fayette, Flaubert, Nerval, Laforgue, Apollinaire, Jean Giraudoux, et qui fut directrice de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles de Sèvres.

Vous avez encore comme professeur Albert-Marie Schmidt qui vous révèle la littérature comparée, et Robert-Léon Wagner, bien connu pour ses études de grammaire et de philologie.

Vous liez connaissance avec un timide et discret assistant de la Faculté des Lettres, Louis Poirier, déjà dans les secrets de l'étrange, avant d'être plus connu sous le nom de Julien Gracq.

L'heure vient de gagner votre vie, nanti du viatique intellectuel que ces maîtres exceptionnels vous ont confié. Mais la guerre et l'occupation ne facilitent pas l'existence pour un garçon de 20 ans à cette époque. Vous voilà donc le dos au tableau, qui était encore noir. En 1943-1944, à l'Institution Saint-Joseph des Frères des écoles chrétiennes, vous enseignez les lettres et la philosophie... sous un faux nom.

Réfractaire au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) qui frappait les classes 40, 41 et 42 — j'en sais quelque chose — l'Institution couvre pudiquement votre identité. Elle s'en trouve bien puisque le pourcentage de vos élèves reçus au baccalauréat atteint les plus hautes moyennes.

Le débarquement du 6 juin 1944 vous sauve de la curiosité de plus en plus insidieuse de l'occupant, mais vous vous trouvez coincé jusqu'au 25 août entre les deux armées.

Pendant cette période, après avoir eu des professeurs illustres, vous avez un élève qui allait devenir illustre, Emmanuel Leroy-Ladurie.

Vous aurez d'autres élèves sur le chemin de la célébrité.

Nommé en 1946 au lycée Malherbe, construit par Napoléon, à Caen, vous y enseignez jusqu'en 1949 et vous comptez parmi eux, Olivier Stirn, futur député du Calvados, dont le père était préfet du département.

Sans besoin d'être poussé vous écrivez votre premier article, «*L'âme normande dans la littérature*», dans «*Réforme*», l'hebdomadaire protestant où Albert-Marie Schmidt vous a offert de tenir une chronique littéraire.

Vous écrivez des pièces de théâtre pour les élèves — méthode largement reprise depuis — et vous tentez une nouvelle glissade vers la presse en tenant une chronique littéraire dans «*La Liberté de Normandie*» et «*La Presse du Calvados*».

Un de vos articles est consacré à Simone Weil, disciple d'Alain, lors de la parution en 1946, quatre ans après sa mort, de son livre «*La pesanteur et la grâce*».

L'appel du Proche Orient, celui du Croissant fertile, — de ses mirages, peut-être —, ne va pas tarder.

Les séjours dans ces berceaux de notre humanité ont été portés, du temps de nos grands-pères, par une marée d'exotisme dont les cohortes de touristes actuels n'ont plus aucune idée.

«*Le voyage en Orient représente au XIX^e siècle pour les Français, écrit Jean-Claude Berchet dans une anthologie intitulée «Le voyage en Orient», un rite de passage bourgeois par lequel on accède à une double vérité : celle de la connaissance, celle du désir.*»

Vous êtes prêt à aller, sur place, connaître la poésie épique de Ferdowsi, la philosophie d'Avicenne et le «*Jardin des Roses*» dont Saadi vous a déjà ouvert les portes.

Le proviseur, qui connaît votre appétence, sera votre agent de voyage :

— «*L'inspecteur général, vous dit-il, me signale que l'Éducation nationale cherche un professeur pour enseigner à l'École Normale Supérieure d'Ankara. Il me faut une réponse avant le 11 novembre.*»

Nous sommes fin octobre 1949. Votre «*Oui*» est immédiat.

En décembre, vous embarquez à Marseille pour ce voyage qui chante dans nos mémoires : les côtes italiennes, Gênes l'industrielle, la baie de Naples, les Charybde et Scylla du détroit de Messine, qui ont cessé de faire peur, la traversée bleue de la mer Ionienne, Cythère, à la pointe du Péloponèse, la mer du vieil Égée, enfin, après le goulet des Dardanelles, les minarets d'Istanbul surgissant du fond de la mer de Marmara, l'ancienne Propontide.

Première découverte d'un monde qui ne devait plus vous quitter.

Ankara, où vous allez résider jusqu'en 1955, redevenue, par le choix d'Ataturk, capitale, après avoir été celle de la tribu gauloise des Galates, auxquels Saint Paul adressa son épître, n'était pas encore la ville d'un million d'habitants que nous connaissons aujourd'hui. Les loups de la steppe voisine venaient hurler au coin des rues, dans lesquelles, l'hiver, au cœur de la nuit, nul ne s'aventurait sans appréhension.

Vous-même, fûtes arrêté un jour sur la route, entre Ankara et Istanbul, par quelques ours et oursons sortis de la forêt.

Car vous ne restez pas sédentaire.

Vous faites plusieurs séjours en Iran, la plus ancienne nation du monde, qui donna, en français, le mot «aryen» dont on allait faire avec le nazisme — nous y reviendrons — un emploi abusif.

Vous savez créer des liens durables. L'ambassadeur de Perse, sur votre invitation et celle du Doyen Pierre Laubriet, viendra à Montpellier, à l'Université Paul-Valéry, le 7 décembre 1978, inaugurer les cours sur les civilisations persanes et l'embryon d'un Institut d'études iraniennes que la révolution de Téhéran ne permit pas de réaliser.

La Syrie et le Liban, où aujourd'hui l'intégrisme musulman reprend la guerre sainte destructrice, et où vous craignez de voir l'irrationnel l'emporter, vous attirent.

Avec crainte et respect, comme Chateaubriand dans son *«Itinéraire de Paris à Jérusalem»*, vous allez descendre *«sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie»*.

En 1954, votre séjour turc touche à sa fin. Vous êtes proposé pour aller enseigner à Buenos-Ayres. Vous ne partez pas. Notre ambassadeur en Turquie, Tarbé de Saint-Hardoin, ancien commissaire français à Berlin, prolonge votre présence en vous confiant la mission de fonder un Institut français à Izmir, que je m'obstine à appeler

Smyrne, peut-être en souvenir des élégantes descriptions qu'en firent ses visiteurs et de ses «balcons fleuris» qui séduisirent Chateaubriand.

Un de vos successeurs, dans cette Ionie où vous avez, dites-vous, beaucoup appris, sera le futur éditeur d'Alger, aujourd'hui à Pézenas, votre ami Edmond Charlot, qui fut — j'emprunte ces propos à notre confrère Frédéric-Jacques Temple, *«la clef de voûte de la littérature vivante en un lieu, en un temps, qui ont marqué au fer rouge les mémoires»*.

Plusieurs de vos élèves d'Ankara ont accompli une grande carrière. Parmi eux, le ministre turc du Tourisme, Mukkaader Sezgin, qui prit les premières initiatives pour ouvrir la Turquie aux touristes. Vous lui avez certainement donné l'idée en lui faisant découvrir les beautés de son pays.

Le dernier grand dictionnaire Français-Turc, paru en 1977 à Ankara, vous a été dédié par un de vos anciens étudiants, Tahsin Saratch.

Vous découvrez d'autres mentalités, le poids de l'Islam, et vous acquérez la conviction que les différences ne s'effacent pas, que les cultures ne se transposent pas, que l'universalisme, valable en sciences ou en mathématiques, est moins évident dans le domaine des idées, des religions, des mystères.

Cependant, ces séjours vous offrent, par hasard, l'occasion d'une grande découverte, celle d'un écrivain français qui avait si bien parlé de l'Asie et des Asiatiques, celle d'Arthur de Gobineau, à qui nous laissons une particule douteuse.

Dans l'œuvre que, désormais, vous portez en vous, émergera, je cite, le portrait *«d'un homme qui a diagnostiqué, il y a plus de cent ans, les causes du «mal français» et rêvé d'un monde où «l'honneur» remplacerait le «profit»*.

De toute l'œuvre d'Arthur de Gobineau — dont vous avez dirigé, avec Jean Gaulmier, et annoté la publication dans la bibliothèque de «La Pléiade» — la postérité ne retenait que son *«Essai sur l'inégalité des races humaines»* et faisait de lui l'apôtre du racisme, alors qu'il n'était, au pire, qu'un féodal attardé, un Don Quichotte cosmopolite.

«Gobineau, écrivez-vous, n'est pas de son siècle. Mais il a annoncé dans le nôtre, un courant de pensée dont il est une des sources, et non des moindres, par la force avec laquelle elle jaillit de l'expérience vécue. Gobineau est de ceux qui, avant Rimbaud, n'ont pas admis que l'homme pût vivre seulement de pain ou perdre sa vie et son âme pour gagner de l'argent».

Dans de nombreuses publications et plusieurs livres, dont *«Gobineau, un Don Quichotte tragique»*, couronné par l'Académie française en 1981, ou *«Gobineau, l'Orient et l'Iran»*, qui reçut le prix *«France-Iran»* en 1978, vous donnez de ce grand méconnu une image plus juste et plus sereine.

«L'essai, écrivez-vous encore, est un titre qui recouvre assez mal la véritable philosophie du livre. Celle-ci tend à établir que, plus une société est policée, plus proche et plus sûr est le terme de son existence. L'essai est un essai sur les méfaits de la civilisation, entendu au sens d'utilisation de ses produits de l'industrie et de la recherche amollissante de la vie urbaine».

Son auteur a été malheureusement revu, corrigé et trahi par les théoriciens du pan-germanisme dès avant 1914.

Vous vous êtes attaché à redéfinir le contenu d'une pensée qui ne pouvait pas être un bréviaire de domination, puisqu'elle démontrait que, depuis l'origine de l'histoire, il n'y a plus de race élue et que l'évolution mène toutes les sociétés à la décadence et à la mort. Il suffit de lire la première phase de l'Essai : *«La chute des civilisations est le plus frappant et en même temps le plus obscur de tous les phénomènes de l'histoire».*

Une phrase que vous soulignez, extraite de Casimir Bullet, alias Gobineau, dans *«Les Pléiades»*, à propos de la France moderne, donne à cet homme sa véritable dimension : *«il ne m'agrée pas de voir un peuple jadis si grand, désormais couché sur le sol, impotent, paralysé, à moitié pourri, se décomposant, livré aux niaiseries, aux méchancetés, aux férocités, aux lâchetés, aux défaillances d'une enfance sénile, et propre à rien, sauf à mourir, ce que je lui souhaite sincèrement, afin qu'il tombe hors du dés-honneur où il se vautre en ricanant d'imbécillité».*

Vous avez levé un tabou. Mieux, vous avez découvert un des théoriciens de la hiérarchie des races : Victor-Alexandre Courtet, né à L'Isle-sur-Sorgue, qu'on nomme parfois la *«Venise comtadine»*, proche de la Fontaine-de-Vaucluse où Pétrarque vécut dans le souvenir de Laure.

Saint-Simonien, Victor Courtet est l'auteur d'un livre oublié : *«La science politique fondée sur la science de l'homme»* ou *«Études des races humaines sous le rapport philosophique, historique et social»*. Vous entrez, avec lui peut-on dire, à l'Académie de Vaucluse à laquelle j'ai aussi l'honneur d'appartenir.

Courtet, esprit complet de son temps, qui avait entrevu en précurseur le matérialisme historique de Karl Marx, élu de la gauche, notable libéral et bon républicain, n'est pas raciste. Pour lui, comme pour Gobineau, il n'y a pas une race aryenne des élus.

«Ni la xénophobie, ni l'antisémitisme n'affleurent à aucun moment de la pensée de Courtet, ni de celle de Gobineau» écrivez-vous dans votre ouvrage sur Victor Courtet.

Restons, chemin faisant, quelques instants chez les Courtet.

Victor, qui appartient à une famille de riches négociants en tissus du Comtat-Venaissin, a pour cousin, comme vous le signalez, l'écrivain et administrateur Jules Courtet, son aîné de 6 ans. Monarchiste libéral, Jules Courtet considérait qu'il était parent de Guillaume Courtet, né à Sérignan, près de Béziers, Prieur des Prêcheurs d'Avignon, martyr au Japon en 1637 et béatifié par le Pape Jean-Paul II à Manille, le 18 février 1981.

Jules Courtet lui a consacré une notice, «*œuvre de piété familiale*», m'écrivait récemment le Père dominicain Bernard Montagnes, membre lui aussi de l'Académie de Vaucluse, actuellement à Rome où le Père Général lui a confié la Direction de la revue savante d'histoire de l'Ordre, «*l'Archivum Fratrum Predicatorum*».

Laissons les Courtet à leur terre comtadine.

Bien que pendant de longues années au cœur de votre vie, Gobineau ne fait pas de vous l'homme d'une seule œuvre.

Vous avez publié des études sur la Tchécoslovaquie, sur Alexis de Tocqueville, sur Abbas Mirza, le prince réformateur, sur le diplomate Prosper Bourrée, sur la poésie persane, sur Xavier et Joseph de Maistre, sur Pierre-Simon Ballanche, ami de Mme de Récamier et de Chateaubriand, sur Georges Vacher de Lapouge, socialiste révolutionnaire darwinien.

N'oublions pas «*L'Iran*», ouvrage luxueux, écrit en collaboration avec René Maheu, directeur de l'UNESCO, et «*L'Iran moderne*» dans la collection «Que sais-je ?».

Vos travaux se sont développés sur trois axes.

D'abord de Gobineau, la vie, l'œuvre, les correspondances, dont les lettres inédites adressées à l'orientaliste russe d'origine allemande Johan-Bernard Dorn, les amitiés,

relations, voyages, sans omettre le «Gobineau polémiste», chez J.-J. Pauvert, dans la collection «Liberté», dirigée par Jean-François Revel, ni votre participation à la rédaction de la revue «Études gobiniennes».

Ensuite, les origines intellectuelles et idéologiques de l'idée de race en Europe et en France depuis 1750 et sa diffusion pendant le XIXe siècle et jusque vers les années 1920.

Enfin l'Orientalisme en littérature, dans les aires culturelles turque, arabe et persane.

Votre oeuvre est aussi diverse que votre carrière qui ne s'arrête pas en Turquie.

En 1955, vous êtes nommé à l'Institut français de Vienne, ville encore du «Troisième homme». Vous voyez disparaître les derniers bataillons soviétiques. Vous découvrez la littérature allemande.

Votre carrière se précise au moment où vous ne vous y attendiez peut-être pas.

La musique vous attire. Dans la trinité classique viennoise, plus que Mozart et Beethoven, Haydn, par son élégance sereine, vous séduit. En même temps, sans lâcher la plume et l'encrier, vous prenez le pinceau et la palette. Vous exposez à Vienne. Sans jouer sur l'insolite vous séduisez la critique. Vous n'êtes pas, ou à peine, influencé par l'orientalisme qui connut un engouement peu compatible avec la vérité historique, mis à part un Jean-Étienne Liotard, qui vécut à Constantinople autour de 1740.

Vous aimez le plein air, à la manière du groupe de Barbizon. Vous êtes sensible à l'atmosphère comme les impressionnistes, aux jeux et à l'émiettement de la lumière dans la forêt viennoise ou sur les rives du Danube.

Pour vous, la peinture n'est ni un jeu, ni un devoir, ni un emploi, ni même un dérivatif, mais un art subtil de quiétude et d'inspiration, de détente et de joie simple et familière. Tout naturellement, vos tableaux de Vienne, vous les offrez, y compris à votre «patron», Eugène Susini, conseiller culturel, directeur de l'Institut, éminent germaniste, qui feint de les ignorer, choisissant délibérément de vous entretenir de la mystique romantique du théologien Von Baader.

Quasiment sur son ordre, vous mettez en chantier votre thèse de doctorat, en utilisant vos recherches sur «Gobineau et l'Asie». Vous serez reçu en Sorbonne en 1970.

En septembre 1959, vous quittez Vienne pour le Caire, comme attaché culturel. Vous avez en charge les intérêts spirituels français en Égypte, en particulier les 52 écoles françaises, abandonnées depuis 1956.

C'est là que vous rencontrez François Daumas, comme vous l'avez évoqué tout à l'heure.

En 1962-1963, vous êtes en Allemagne, à Bonn et à Brême, dont vous dirigez les Instituts français. Vous en profitez pour prendre la main d'une jeune brêmoise, diplômée de français et d'anglais, pour qui, aujourd'hui, le passé architectural de Montpellier n'a plus aucun secret.

Vous concrétisez ainsi, si vous me permettez cette familiarité, une de vos préoccupations antérieures à votre départ pour l'Orient : l'Union européenne.

Vous fûtes, en 1947, un des fondateurs du Mouvement européen, avec Daniel Vилley, professeur de Droit.

Un de vos collègues du lycée de Caen, René Damoiseau, futur enseignant à Téhéran, qui a senti votre penchant, vous a laissé en 1950 quelques vers de mirliton — c'est lui-même qui leur porte ce qualificatif :

*«Les lettres, les journaux, la philo, le roman,
T'ont prêté tour à tour leur secret sortilège...
À ces oeuvres de l'art, pourtant tu n'as voulu
Limiter ton génie. Aux bâtisseurs d'empire
Tu as prêté main forte ; à l'Europe on aspire
Sur le vieux continent qu'on croyait vermoulu.
Mais si l'Europe ici n'allait pas mieux qu'avant,
Tu suivrais le soleil comme l'héliotrope,
Et tu irais planter le drapeau de l'Europe
Aux pays des vizirs et du Soleil levant.»*

En 1967, vous franchissez le rideau de fer. Vous vivez mai 68 en Tchécoslovaquie où les étudiants vous demandent pourquoi les Français penchent vers un régime dont eux ne veulent plus.

Cette expérience vous a convaincu de la réalité du roman, «Zert» (la plaisanterie) que Milan Kundera venait de publier.

En 1969, le Doyen Laubriet vous invite à poser votre candidature à l'ancienne Faculté des Lettres. Vous êtes nommé maître de conférences, puis professeur à l'Université Paul-Valéry.

Vous avez pris, dans la vie locale, avec Madame Boissel, une place importante. Ainsi chaque étape de votre carrière conserve des jalons.

L'Institut français de Smyrne — pardon, d'Izmir — doit porter votre nom. Je formule le vœu, puisque cet événement est lié à votre disparition, que ce baptême ait lieu le plus tard possible, ce qui nous donnera le plaisir de bénéficier pendant de longues années de vos connaissances, de votre affabilité et de votre amitié.

En retour, nous vous donnons la nôtre et l'assurance que, contrairement à votre directeur de Vienne, nous ne vous interdirons pas de courir la campagne avec votre palette.

Je vous remercie de nous avoir rappelé ce que nous devons à Gobineau, à l'Orient, à la Perse, entre Tigre et Euphrate,

sur le plan matériel, la figue et la cerise, la pêche et l'abricot ;

pour la joie de l'esprit, la prise de conscience de l'intelligence humaine ;

et dans une perspective métaphysique, le paradis, mot d'origine persane, qui désigne le «Jardin du Bonheur».

Vous nous aiderez à le cultiver.

Roger BECRIAUX

*
* *

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Les remarquables exposés que vous venez d'entendre vous ont, en particulier, permis d'admirer la grandiose préoccupation de l'éminent François Daumas s'attachant à souligner les emprunts de la pensée grecque à la leçon de l'antique Égypte. Ainsi a été établi de manière indiscutable l'apport de l'Est méditerranéen à cet ensemble de conceptions qui nous permettent de croire à la dignité humaine. Il s'imposait d'opérer un rapprochement entre cet admirable effort de l'égyptologue érudit et les recherches relatives aux données culturelles que recèle le proche Orient. Nous devons nous rappeler que nos philosophes du XIII^e siècle ont connu l'enseignement d'Aristote grâce à l'intermédiaire d'Ibn Roch ou si vous préférez Averroès ; un tableau célèbre se présente d'ailleurs à notre mémoire : «Les trois philosophes» de Giorgio da Castelfranco dit Giorgino ; aux côtés d'un géomètre dont la jeunesse mesure arbres et roches, se tient un vieillard dont un capuchon de religieux surmonte le visage ; près d'eux, nous voyons un arabe coiffé d'un turban. La renaissance vénitienne osait placer les connaissances orientales aux côtés des investigations médiévales et des débuts des sciences naturelles. M. le professeur Boissel nous a fait bénéficier des savants travaux que lui ont permis d'effectuer ses études sur le curieux Arthur Gobineau et qu'ont développés ses séjours en Turquie, en Iran, en Syrie, au Liban et en Égypte, où il rencontra François Daumas. Aussi bien, notre nouveau confrère a admis qu'il plaçait, lui aussi, l'Égypte avant l'Asie. Cette connaissance du terrain a été partagée par le journaliste attentif qu'est M. Becriaux ; grâce à des voyages rendus féconds par un humanisme profond, il a pu nous situer avec précision ces pays qui ne sont désormais plus lointains et dont une actualité malheureusement féroce nous rappelle l'existence. Il ne faut toutefois pas se laisser aller au pessimisme de Gobineau, qui, avant Valéry, affirmait que nos civilisations sont mortelles. L'histoire nous enseigne qu'elles peuvent non pas disparaître, mais se transformer en développant leurs meilleurs éléments. Sans doute, la civilisation hellénistique adoptée par une Rome soucieuse de loisirs et de plaisirs disparut dans la nuit du Bas-Empire ; mais, comme l'a observé Chateaubriand, les écrits et «les langues de l'antiquité» nous furent transmis ; «la chaîne qui lie le passé au présent» ne fut pas brisée ; les vestiges de la culture furent conservés dans «ces espèces de forteresses» que furent les monastères et donnèrent naissance à une nouvelle conception de la vie basée sur une haute spiritualité.

Je vous prie, M. Boissel, de venir désormais siéger avec nos confrères de l'Académie.

La séance solennelle publique est levée.

Marcel NUSSY-SAINT-SAËNS